

Mise en sérieuse application de la réforme du service civil.

Une des dépêches les plus importantes que nous ayons reçues depuis hier, est certainement celle qui nous est arrivée de Washington, concernant la rigide et complète mise en application de la loi et des règlements nouveaux qui régissent le service civil.

On sait que cette bienfaisante réforme est une œuvre plutôt démocratique que républicaine, et que le principal honneur en revient à M. Cleveland. Il était donc à craindre que les républicains, en général, et en particulier, M. McKinley, n'essayassent d'entraver cette réforme que l'on est honnêtement obligé de mettre au crédit de leurs adversaires politiques.

Nous voyons avec plaisir que cette crainte était mal fondée, et que les vainqueurs, dans les dernières élections, n'ont plus l'esprit étroit et rancunier qui leur a fait, dans le passé, commettre tant de fautes.

Les dépêches que l'on trouvera plus loin en sont la preuve évidente. Il a été adopté franchement et mis consciencieusement à exécution ce que leurs adversaires ont pu faire de bien. On ne saurait trop les en féliciter.

Il est temps d'en finir avec la manie qu'a possédée, jusqu'ici, les deux grands partis qui se disputent le pouvoir dans l'Union, de faire précisément le contraire de ce qu'on fait leurs adversaires, uniquement parce que ce sont leurs adversaires qui l'ont fait.

Ne serait-il pas, de notre part, ridicule, odieux, criminel, de combattre le nouveau tarif qui rétablit une sage protection, uniquement parce que la protection est républicaine et que nous sommes démocrates ?

Il y a, dans ce mouvement nouveau, un commencement d'heureuse réforme, que nous pourrions appeler la réforme de service politique, pour faire pendant à la réforme du service civil.

L'ELEGANCE.

Très joli souvenir de Pâques, les corbeilles à œufs capitonés de linon dans lesquelles on ménage, selon la grandeur, six, huit, douze pochettes destinées à recevoir les œufs à la coque qui se tiennent au chaud indéfiniment dans cette chaude enveloppe. Un couvercle en linon élégamment brodé de soie lavable recouvre le tout.

La corbeille est pomponnée de nœuds de rubans et peut être présentée sur les tables les plus recherchées.

Un autre objet d'un prix modeste, et qui est en même temps nouveau, un petit présent fort agréable à recevoir, est le flacon de voyage destiné à contenir l'eau de Cologne ou une eau de toilette. Il est en cristal, en forme de fuseau, avec bonchon de cristal adhérent, remplaçant le stylogon, ce qui le met à l'abri de tous les accidents de débouchage. On l'enveloppe d'une étroite feuille de soie ornée de rubans, qui permet de l'accrocher, ou bien on lui fait un fourreau de soie ancienne. Sous une forme gracieuse, il remplace le rouleau d'eau de Cologne du siècle passé. Chacun sait qu'en voyage, pendant un long trajet, nul bien être n'égale celui que procure une eau épurée et parfumée, abondamment répandue sur les mains et le visage. — Le flacon dont nous parlons et qui se glisse aisément

dans le sac de voyage, même dans la poche, en contient une large provision.

PLANÈTES HABITÉES.

Nouvelles découvertes astronomiques.

Un homme qui doit être fort ennuyé en ce moment, c'est le poète-astronome Camille Flammarion.

Donné de la plus riche imagination, il a de sa propre autorité, peuplé les planètes du système solaire et n'a pas hésité à nous donner les détails les plus minutieux sur leurs habitants. Naturellement, comme il ne lui en coûtait rien ou pas grand'chose, il les a doués de toutes les qualités qui nous manquent et dont nous sommes privés. C'est surtout sur Mars qu'il s'est donné libre carrière, grâce aux lignes bizarres dont on a constaté la présence sur cette planète. Ces lignes sont devenues les canaux immenses que les habitants ont creusés pour faciliter leurs communications — nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette hypothèse — et immédiatement pour autres, autres habitants de la Terre, qui avaient en tant d'histoires pour un canal qui n'existe pas encore, nous nous sommes trouvés fort humiliés.

Il y a un aussi — toujours à propos de Mars — l'hypothèse que les habitants de cette planète nous font des signes à l'aide de dessins géométriques pour attirer notre attention. Si bien qu'une brave dame a légué en mourant 100,000 francs à l'Institut afin qu'elle mette la Terre en communication avec Mars. Inutile de dire que les 100,000 francs sont jusqu'ici demeurés sans emploi.

Le point de départ des imaginations de M. Camille Flammarion est celui-ci : Tant de mondes immenses roulant dans l'espace ne peuvent avoir qu'une raison d'être qui est la vie, c'est-à-dire l'existence sur ces millions et milliards de planètes d'êtres pensants ou non, d'animaux et de végétaux.

M. Camille Flammarion et ses disciples n'admettent pas que la cause soit les planètes mêmes — car alors, à leur point de vue, elles ne serviraient à rien. Et, en proclamant cette hypothèse, ils se croient fort supérieurs aux anciens, qui regardaient la Terre comme le centre du monde, le Soleil, la Lune, les étoiles n'ayant qu'une utilité accessoire.

En fait, lorsqu'ils raisonnent ainsi, ils ont tout l'air de gens qui considéreraient que la raison d'être du fromage est l'asticot. Mais revenons à Vénus et aux récentes découvertes qui en font un sujet d'actualité.

M. Camille Flammarion a écrit jadis que la « vie doit être sur Vénus peu différente de ce qu'elle est ici, les humains pouvant y être de la même forme et de la même taille que nous ». Et, laissant déborder sa brillante imagination, il cherche ce que pensent les habitants de Vénus. « Sans doute à cette heure, ajoute-t-il, il y a là aussi des âmes penseuses qui se demandent précisément, de leur côté, quels êtres habitent notre planète, et deviennent entre elles, comme nous le faisons, etc., etc. »

Ce qui rend comiques ces imaginations du successeur de Cyrano de Bergerac, ce sont les découvertes récemment faites par M. Percival Lowell, un astronome américain. Placé dans des conditions spéciales, ce savant a pu constater : 1° Que, contrairement à ce qu'on croyait, Vénus ne tourne pas sur elle-même dans un temps sensiblement égal à celui qu'emploie la Terre à accomplir son

mouvement de rotation. Au contraire, sa période de rotation coïncide avec sa période de révolution ; elle joue donc vis-à-vis du Soleil le rôle que la Lune joue vis-à-vis de la Terre et lui présente toujours la même face. 2° Comme conséquence, le jour dure éternellement sur un hémisphère, l'autre est toujours plongé dans la nuit. 3° Il n'y a pas de nuages sur cette planète. 4° Aucun signe de la présence de l'eau ou d'une végétation quelconque n'a pu être constaté. 5° Vénus semble un monde mort.

Eufonées toutes, les hypothèses sur les habitants de Vénus, leur condition de vie, leur civilisation avancée, sur ce qu'ils pensent et ne pensent pas ! Vénus est un monde mort. Ce qui existe pour Vénus doit exister à plus forte raison pour Mercure, placé encore plus près du Soleil, soit un deuxième monde mort ou inhabité et inhabitable. Le troisième monde mort, c'est la lune, un morceau de porcelaine roulant dans l'espace, comme disait un jour M. Turchini, l'astronome du Collège romain.

Voilà par conséquent, déjà trois mondes morts. Jupiter apparaît comme une planète encore incandescente et conséquemment inhabitable. Laissons de côté Uranus et Neptune, trop éloignés, et arrivons à Mars, dernier refuge des astronomes poètes. Eh bien dans les canaux, ces fameux canaux considérés comme artificiels, c'est à dire creusés par les habitants pour irriguer la planète, nous ne voyons que la présence de l'eau ; et afin de ne pas renoncer à une hypothèse si longtemps caressée, il a fallu avancer que si l'eau n'apparaît pas, c'est qu'elle est recouverte par la végétation. Ne peut-on tout aussi raisonnablement admettre que ces soi-disant canaux, qui apparaissent, disparaissent, se gèment à de certaines époques, sont simplement des crevasses et cela d'autant que l'existence de mers à la surface de Mars est contestée et contestable ?

En résumé, et comme conclusion un peu brutale, parce que, dans un journal, on ne saurait s'étendre trop longuement, il semble bien que les découvertes astronomiques sont en train de nous amener à retener que la vie sur les planètes n'est pas la règle, mais l'exception, qu'il faut, pour qu'elle se produise, que la planète soit dans des conditions et spéciales, que, peut-être, parmi les planètes du système solaire, il n'y en a qu'une qui soit habitée et habitable, la Terre sur laquelle le nous nous trouvons.

Notre numéro de Dimanche prochain.

Rouge et Blanche, J. Gentil. Vieux lauriers toujours verts. Un souvenir historique. Madeline, Terre Sainte, Les châteaux, poésies. Cathat et Calvus, Van de Leuca. Désignation, histoire sentimentale. Chignon, Petite Echo. Mondanité, Grande Vitesse. Les oiseaux de la passion, légendes. L'Actualité, etc., etc.

MOT DE LA FIN.

Les bonnes petites amies. — Je ne sais pas s'habille cette pauvre Suzanne. — On dirait toujours que ses robes n'ont pas été faites pour elle. — C'est peut-être simplement elle qui n'est pas faite pour ses robes !

L'ART DE DEVENIR CENTENAIRE.

L'abbé Faria, ce singulier magicien à qui dut penser Alexandre Dumas quand il plaça dans son roman de Monte-Cristo un personnage du même nom, a laissé, sur son art, un livre inachevé, fort heureusement d'ailleurs ; car c'est bien le plus insipide et le moins intelligible des traités sur une matière aussi obscure que ces commentaires sont extra-lucides.

Cependant, dit M. d'Estree dans le Journal des Voyages, nous avons trouvé, au milieu de tout ce fatras, une page intéressante, d'autant qu'elle est d'actualité. Elle est consacrée à la pratique du massage, tel qu'il se faisait dans les Indes et plus particulièrement à Goa, la patrie de l'abbé Faria. Nos lecteurs verront combien cette opération diffère du massage... à l'eau de rose, devenu si fort à la mode aujourd'hui qui a trouvé une école, c'est à dire des élèves et des professeurs.

Faria n'a pas grande estime pour lui ; il l'appelle dédaigneusement un massage « de luxe », bon tout au plus à procurer un sommeil agréable et un réveil plus agréable encore. L'autre, le massage « de nécessité », est une épreuve sérieuse, une sorte de consultation demandée par le médecin à la nature, qui permet à l'homme de l'art de déterminer la maladie de son client.

Notre que le siècle se passe dans les Indes ; car, nous ne supposons pas que les Hippocrates aient jamais adopté, pour leur diagnostic, le manuel opératoire dont nous allons donner la description.

Au moindre malaise, fut-ce même un frisson de fièvre ou une simple migraine, les parents, stylés par le médecin, font coucher le patient sur une natte étendue à terre. Mais laissons parler l'abbé Faria :

« Le malade s'y tient sur le ventre, et un homme robuste lui serre le front avec une bande épaisse d'étoffe de tisse de coton, de la largeur à peu près de quatre doigts, en le tordant graduellement avec lenteur au moyen d'un petit bâton de la longueur d'un pied. Les deux bouts de la bande arrêtent cette manœuvre dans leur nud et doivent se trouver toujours derrière la tête du malade pendant toute l'opération. Le malade doit endurer cette torture autant que son courage peut le lui permettre. Aussitôt qu'il donne les signes d'une douleur vive, l'opérateur s'arrête pendant une ou deux minutes, détache ensuite la bande, et, dans la même direction, enserre légèrement la tête avec un ruban.

Les épaules, les reins, les cuisses, les mollets, les bras et les jambes, les pieds et les mains, dans toutes leurs articulations, sont soumis au même traitement ; seule, la tête a le privilège du ruban qui la ceint comme une couronne.

Une simple convertère, jetée sur le corps, le garantit des courants d'air. Cet ensemble de compressions terminé, on rapproche l'un de l'autre les talons du patient et on le plonge à plusieurs reprises dans un bassin rempli d'eau presque bouillante, et chaque fois, on le essuie d'un linge fin. Puis, lorsque le malade semble suffisamment étuvé à l'extérieur, on lui ingurgite en guise de thé, de l'eau de riz très chaude et très sucrée. Enfin on l'enveloppe pendant un quart d'heure environ, sous un amas de couvertures.

Dès que la transpiration devient abondante, le malade est changé de linge et replacé dans

son lit, ou toute la nuit, il joint, paraît-il, d'un sommeil réparateur.

Le médecin revient le lendemain, dès l'aube, et donne alors la véritable consultation. Si le mal était léger, il trouve son client complètement guéri.

Dans le cas contraire, ajoute le Journal des Voyages, le traitement de la veille fera connaître les causes réelles de la maladie. Faria l'affirme sérieusement et il conclut avec son moins de gravité : « Ce qu'il y a de constant, c'est que les centénaires sont communs dans ces contrées, et que les maladies chroniques y sont fort rares. »

Les indigènes appellent ce genre de massage le « roll ». C'est à dire la torture ; jamais non fut mieux justifié. Il serait intéressant de savoir si cette médecine préventive est encore en usage dans les Indes.

DANS UN CIMETIERE.

Les rosiers, dans les cimetières épanouissent des fleurs larges, d'un blanc pur, et les racines vont au fond des bières, prendre la place des poitrines virginales, l'égal sanglant des cœurs meurtris.

Cette rose blanche c'est la fleur d'un enfant mort à seize ans ; cette rose rouge, c'est la dernière goutte de sang d'un homme tombé dans la lutte.

O fleurs éclatantes, fleurs virginales, où il y a un peu de nos mortels !

A la campagne, les pruniers et les abricotiers poussent gaillardement derrière l'église, le long des murs crénelés, et les longes fruits, le grand soleil doré les fait sauter et déjouer tranquille, ment, assis sur le coin d'une vieille pierre tombale. Une bande de moineaux l'entouraient. Il cueillait les groseilles, il jetait des coups de pain aux moineaux ; tout ce petit monde là mangeait avec un grand appétit sur la tête des morts.

C'est une fête pour le cimetière, l'herbe onse, drue et forte. Dans un coin, des touffes de coquelicots mettent une nappes rouges. L'air vient largement de la plaine, soufflant toutes les bonnes odeurs des foins coupés. A midi, les abeilles bourdonnent dans le soleil ; les petits lézards gris se pâment, la queue ouverte, buvant la chaleur, au bord de leur trou. Les morts ont chaud ; et ce n'est plus un cimetière, c'est un coin de la vie universelle, où l'âme des morts passe dans le tronc des arbres, où il n'y a plus qu'un vaste baiser de ce qui était hier et de ce qui sera demain. Les fleurs, ce sont les sourires des filles ; les fruits, ce sont les besognes des hommes.

La, il n'y a pas crime à cueillir les bleuets et les coquelicots. Les enfants viennent faire des bouquets. Le curé ne se fâche que quand ils montent dans les pruniers. Les fruniers sont au coré, mais les fleurs sont à tout le monde.

Mathurine avait planté un rosier sur la tombe de son promis

et tous les dimanches, en mai, Mathurine allait cueillir une rose qu'elle mettait à son fichu. Elle passait le dimanche dans le parfum de son amour disparu. Quand elle baissait les yeux sur son fichu, il lui semblait que son promis lui souriait.

J'aime les cimetières, quand le ciel est bleu ; j'y vais tête nue, obéissant mes haïnes, comme dans une ville sainte où l'on est tout amour et tout pardon.

Un de ces derniers matins, je suis allé au Père-Lachaise. Le cimetière sur la limpidité bleue de l'horizon, étagé sur des rangs de tombes blanches. Des masses d'arbres montaient sur la hauteur, laissant voir, sous la dentelle encore tendre de leurs feuilles, les coins éclatants de grands tombeaux.

Le printemps est doux pour les champs déserts où reposent nos morts bien-aimés ; il sème de gazon les molles allées qui suivent à pas lents les jeunes venues ; il blanchit les arbres d'une gaieté enfantine et claire. De loin, le cimetière ressemblait à un énorme bouquet de verdure, piqué çà et là d'une touffe d'au-bépine. Les tombeaux sont comme les fleurs virginales des herbes et feuillages.

J'ai suivi lentement les allées. Quel silence frissonnant, quelles senteurs pénétrantes, quels souffles tièdes, venus on ne sait d'où, comme des haleines caressantes de femmes qu'on ne voit pas ! On sent que tout un peuple dort dans cette terre émue et douloureuse sous le pied du promeneur.

Des fleurs éclatantes, fleurs virginales, où il y a un peu de nos mortels !

A la campagne, les pruniers et les abricotiers poussent gaillardement derrière l'église, le long des murs crénelés, et les longes fruits, le grand soleil doré les fait sauter et déjouer tranquille, ment, assis sur le coin d'une vieille pierre tombale. Une bande de moineaux l'entouraient. Il cueillait les groseilles, il jetait des coups de pain aux moineaux ; tout ce petit monde là mangeait avec un grand appétit sur la tête des morts.

C'est une fête pour le cimetière, l'herbe onse, drue et forte. Dans un coin, des touffes de coquelicots mettent une nappes rouges. L'air vient largement de la plaine, soufflant toutes les bonnes odeurs des foins coupés. A midi, les abeilles bourdonnent dans le soleil ; les petits lézards gris se pâment, la queue ouverte, buvant la chaleur, au bord de leur trou. Les morts ont chaud ; et ce n'est plus un cimetière, c'est un coin de la vie universelle, où l'âme des morts passe dans le tronc des arbres, où il n'y a plus qu'un vaste baiser de ce qui était hier et de ce qui sera demain. Les fleurs, ce sont les sourires des filles ; les fruits, ce sont les besognes des hommes.

La, il n'y a pas crime à cueillir les bleuets et les coquelicots. Les enfants viennent faire des bouquets. Le curé ne se fâche que quand ils montent dans les pruniers. Les fruniers sont au coré, mais les fleurs sont à tout le monde.

Mathurine avait planté un rosier sur la tombe de son promis

Table with shipping schedules: Italian Prince, Havre et Avers, etc.

Liste des navires pour la Nouvelle-Orléans.

Table with shipping schedules: NEW-YORK, BOSTON, etc.

CHEMINS DE FER.

Heures d'arrivée et de départ.

Table with train schedules: LOUISVILLE AND NASHVILLE, etc.

digne d'être et de respect, elle fait vivre sa vieille mère par son travail. — Cela ne l'empêche pas d'avoir fait la coquette avec Maurice ! — Dieu, non, madame ! — Mais... Maurice la trouvait, sans doute, à son gré !... Vous avez bien dû le remarquer ?... — Pascaline parlait avec tant d'apreté que le remords d'Agathe augmenta de s'être laissé arracher l'expression de sa méchante humeur, de sa jalousie contre Suzanne et Maurice ; et, se repliant sur elle-même, elle dit : — Vous m'interrogez, madame, sur des choses que j'ignore... que je dois ignorer... Vous me tirez malgré moi les paroles de la bouche... Et elle rejoignit sa mère, tandis que Pascaline prononçait entre ses dents : — Petite masquée, va ! Comme si elle n'était pas enchantée, au fond, de m'avoir mis sur la voie ! Mais elle n'osait pas d'obtenir d'elle de nouvelles explications ; elle se rendait très bien compte aussi du petit combat qui s'était livré dans l'âme d'Agathe. — Du reste, une telle colère grondait en elle qu'elle n'eût plus été longtemps capable de jouer de finesse ; et elle demeura à peu près seule, comme s'attendant à des tableaux, pendant le reste de la

visite ; et elle murmurait, avec un sifflement : — Cette geussse me voler mon fils, me le perdre !... C'est ce que nous allons voir !... A nous deux, mademoiselle ! elle prit à qu'une de ses amies de Roubaix lui avait donné une commission pour le Bon-Marché. — Mais je vous laisse Maurice, dit-elle. Elle voulait simplement être seule pour se renseigner, avant la soirée, sur cette Mlle Thorigny. Elle avait en son adresse par le livret de la Salon ; elle se rendit rue du Débarcadère et se livra immédiatement à une véritable enquête de police sur Mlle Thorigny et sa mère. Pour une fine mouche comme elle, ce n'était qu'un jeu. — A peine si, lorsqu'elle retourna aux Champs-Élysées, elle avait dépensé une vingtaine de francs ; et elle était très locomentée. — Mme et Mlle Thorigny, d'après les résultats des nombreux bavardages ramassés dans le quartier, étaient, en apparence, des personnes fort comme il faut, qui se trouvaient dans un état voisin de la misère lorsque, quelques mois, peut-être un an auparavant, elles avaient emmenagé. Elles avaient alors coupé un liard en quatre, et elles n'avaient certainement pour vivre que le produit d'un peu de peinture que la demoiselle allait vendre à Paris.

Et, à cette époque, non vraiment, il n'y avait rien à dire contre elles... Mais depuis !... Il est si difficile à une belle jeune fille de demeurer sage quand elle est sans argent. — Et un rapide changement s'était fait tout à coup. — L'argent avait si bien afflué dans le petit intérieur qu'on avait vu ces dames prendre une femme de ménage, puis une petite bonne, puis la mère et la fille se traînant nippes et leur cuisine se rafraîchir. Et il aurait fallu avoir l'âme un peu trop naïve pour croire que tant de choses étaient le produit du travail de la demoiselle. — On sait ce que peuvent gagner des demoiselles qui font des éventails ! — Par exemple, si elle se conduisait mal, les apparences étaient bien gardées. Ces dames ne recevaient la visite que d'un monsieur âgé, qui, on l'avait appris par la petite bonne, était aussi un peintre, un professeur qui traitait la jeune artiste quasiment comme une fille... — Ce n'était donc pas lui... A moins que... Ces artistes sont de tels bohèmes, de tels débauchés ! Et il y a tant d'hypocrisie dans le monde ! — On, si c'était lui, cela se passait au dehors, la jeune fille sortant avec une entière liberté. Deux ou trois mois auparavant, même, elle passait toutes ses

jours dehors, soi disant chez une dame, pour qui elle décorait un salon. Evidemment, elle n'était pas embarrassée pour mentir. — Et ce qui augmentait la malveillance du quartier contre elle, c'est qu'elle se trouvait déjà à l'étroit dans son logement, qu'elle parlait de déménager, d'avoir un atelier un peu plus vaste... — On ne saurait réussir sans susciter la jalousie. — Et, pour Pascaline, le mystère qu'avait cherché le quartier s'éclaircissait. — Le monsieur âgé, c'était Albarède, le vieux célibataire adroit qui débanchait les jeunes filles sous couleur de leur donner des conseils ; mais comme il ne gagnait pas assez d'argent pour entretenir sa maîtresse, il avait bien fallu trouver un naïf, et le naïf, c'était son fils, le provincial, le cœur inexpérimenté qui croit d'autant plus à la vertu des femmes qu'elles font semblant de la lui sacrifier. — Certains esprits, et Pascaline était naturellement de ce nombre, ne peuvent rien expliquer que par le mal. — Et lui venait même pas à l'idée que si Mlle Thorigny voulait déménager, apprennent ses moyens de travail comme elle avait pu augmenter le confort de sa vie, c'est tout bonnement parce qu'elle déployait beaucoup d'ordre, d'économie, qu'elle avait très sagement tiré

parti des sommes relativement considérables que lui avait remises Geneviève, qu'elle pouvait prévoir de nouvelles commandes et qu'elle se disait qu'elle le ferait payer d'autant plus cher qu'elle serait mieux installée. — Mais, pour Pascaline, Mlle Thorigny ne pouvait avoir que des pensées détestables, et d'ailleurs, toutes ses actions étaient entachées du mépris qu'elle renfermait dans ce mot : — Une geussse ! — Elle revint avenue des Champs-Élysées vers la nuit. — Et, comme elle traversait l'antichambre, elle aperçut, à une petite porte, la tête rieuse d'Agathe. — La jeune fille était en train de demander, à voix basse, au domestique : — Il sont toujours là ? — Oui, mademoiselle. — Vous m'avez, hein, quand ils seront partis ?... Ah ! vous voyez, madame Plainval ! N'allez pas entrer sa salon, je vous en prie ! — Très intriguée, Pascaline rejoignit la jeune fille et l'interrogea : — Vous ne demeurez donc pas avec votre mère toute la journée ? — Comme, sur ce point, rien ne pouvait empêcher Agathe de dire toute sa pensée, elle répliqua vivement : — Ça dépend des personnes ; et quand je peux acquiescer la vi-

site des Hartvelde ! — Vous ne les aimez donc pas ? — Pascaline encore plus intriguée. — Je ne les déteste pas non plus ; mais ça me gêne tout de même... Vous ne savez pas quel... Elle entraîna Pascaline dans sa chambre. — On ne vous a pas dit qu'il avait demandé sa main ? — Pascaline blêmit ; elle n'aurait pas cru qu'ils osassent si tôt. — Agathe continuait, très enjouée : — Oui, il prétendait qu'il était amoureux de moi, le monsieur ; et sa maman était prête à m'adopter ; et papa était d'accord ; et maman... — Votre mère devait s'y opposer de toutes ses forces ? — C'est à dire que... ça n'avait pas l'air de lui faire trop de plaisir ; mais, enfin, elle se serait résignée si je ne l'avais rombré, ce pauvre Maxime ! — Alors... c'est tout à fait rompu ? — Mais ça n'a jamais été engagé. Dès la première fois qu'on m'en a parlé, ça n'existant plus... — Et... ils viennent toujours ici ? — Oui, il paraît qu'il n'a pas de rancune, le monsieur ; d'ailleurs, doit-on se fâcher parce qu'on s'épouse pas ? On ne peut pas épouser tout le monde. Et je suis bien de l'avis de papa... qui a dit que ce n'était pas pour

une si petite chose qu'il fallait rompre de si vieilles relations de famille... Seulement, ça me gêne encore un peu de les voir, parce que j'ai tout le temps envie de leur éclater de rire au nez ; et, comme il n'y avait personne au salon quand leur voiture s'est arrêtée devant l'hôtel, je me suis écriée en priant maman de dire que j'étais au Bon-Marché avec vous... Aussi, voyez-vous quel coup si vous étiez entrée au salon ! — Ça viveur vouloir vous épouser ! s'écria Pascaline avec indignation. Et votre mère s'y prêtait ? — Il faut bien qu'une jeune fille se marie ; une maman doit montrer à sa fille tous ceux qui se présentent à elle de choisir ! Est-ce qu'on peut deviner celui qu'elle voudra ? — Oh ! moi... moi... Ça me révolte ! — Pas la peine, allez ! Moi j'en ai ri, voilà tout. Et ça ne m'empêchera pas de bien m'amuser cet été on est autonome à Ave-nelles. Maman a enfin consenti à y retourner ; et c'est toujours très gai chez la comtesse d'Hartvelde ! — Reprise d'angoisse, Pascaline s'écria : — Mais c'est un piège qu'on vous tend, ma chère enfant ! Puisque vos parents sont d'accord avec les Hartvelde, on va vous livrer à ce Maxime !